La langue judéo-arabe à travers les documents de la Geniza du Vieux-Caire

Mireille Tièche-Loubet

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/ema/1925>
DOI : 10.4000/ema.1925
ISSN : 2090-7273

Éditeur

CEDEJ - Centre d'études et de documentation économiques juridiques et sociales

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 1996
Pagination : 107-118
ISSN : 1110-5097

Référence électronique

Mireille Tièche-Loubet, « La langue judéo-arabe à travers les documents de la Geniza du Vieux-Caire », *Égypte/Monde arabe* [En ligne], 27-28 | 1996, mis en ligne le 08 juillet 2008, consulté le 07 juillet 2022.
URL : <http://journals.openedition.org/ema/1925> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ema.1925>

Ce document a été généré automatiquement le 7 juillet 2022.

Tous droits réservés

La langue judéo-arabe à travers les documents de la Geniza du Vieux-Caire

Mireille Tièche-Loubet

- 1 Une réflexion sur la pluralité des pratiques langagières à travers les siècles, en Égypte, serait incomplète sans y intégrer le judéo-arabe. Cette « variété » de langue, peu connue des non-spécialistes, a eu sa place dans le paysage linguistique égyptien comme dans bien d'autres pays arabo-musulmans abritant des communautés juives. Il est courant que les minorités linguistiques développent des pratiques langagières qui leur sont propres – liées à leur statut et à la tolérance de leurs hôtes – dans les sociétés d'accueil, toutefois, la particularité des populations juives émigrées est d'avoir élaboré, en divers lieux et époques, des formes d'expression orale et écrite (telles le yiddish, le ladino, le judéo-italien, le judéo-perse, le judéo-berbère) qui se sont transmises des siècles durant et ont laissé des productions littéraires. Ces langages, nés du contact du judaïsme et des juifs avec la culture et la langue du groupe dominant, ne sont pas sans poser le problème de leur catégorisation du point de vue de la norme linguistique : dialecte, idiome, interlangue, phénomène multiglossique, langue à part entière ? Cette difficulté apparaîtra au cours de notre présentation générale du judéo-arabe : son émergence, son statut, les sources documentaires, les caractéristiques des archives.
- 2 Les particularités du judéo-arabe médiéval seront examinées à l'appui des matériaux qui nous sont parvenus et qui alimentent aujourd'hui les études judéo-arabes. Nous soulignerons enfin l'intérêt que présentent, pour bien des disciplines, les travaux menés dans ce domaine spécifique.

Perspective historique : émergence du judéo-arabe

- 3 Qu'est-ce que le judéo-arabe et que savons-nous de son émergence ? Diverses variétés de langues dialectales ou vernaculaires ont été parlées par les juifs depuis l'apparition de l'hébreu classique, que l'on situe sous le règne du roi Salomon (1000-931 avant l'ère

chrétienne), Cette langue, portée au statut de langue sacrée du judaïsme sans disparaître de la vie communautaire Juive, fut rapidement supplantée, aux environs de 700 avant notre ère, par l'araméen, qui devint la langue vernaculaire des Juifs et s'imposa comme « langue internationale » dans l'Orient ancien, en Palestine, Égypte, Syrie, jusqu'au VI^e siècle après notre ère. Dans cet environnement multiglossique, l'arabe se fraya une voie avant même l'avènement de l'islam ; il se répandit parmi la population de Mésopotamie, juifs compris. Ceux-ci en firent usage en le marquant de leur sceau : ils eurent recours, pour écrire ce vernaculaire, à la graphie hébraïque. Au moment de la conquête musulmane (VII^e siècle), l'arabe remplaça définitivement l'araméen dans sa fonction véhiculaire et le judéo-arabe, en tant qu'écriture d'un vernaculaire dans la graphie d'une langue savante, se diffusa très largement, avec des variantes régionales de l'Espagne à l'Asie Occidentale en passant par l'Afrique du Nord et la Péninsule arabique. Hormis l'Espagne, où sa disparition fut le corollaire de l'expulsion des juifs en 1492, il perdura avec plus ou moins de bonheur dans les autres pays jusqu'au XX^e siècle, soit jusqu'à la naissance de l'hébreu moderne ¹.

- 4 Au terme de ce panorama très schématique où près de trente siècles se bousculent, nous dirons que le judéo-arabe désigne l'arabe écrit au moyen de l'alphabet hébraïque par les communautés juives vivant dans le monde arabophone, de l'époque préislamique au XX^e siècle. Étudiant cette perspective historique, Benjamin Hary distingue cinq périodes : « le judéo-arabe anté-islamique (avant le VII^e siècle), le judéo-arabe précurseur (VII^e-Xe siècles), le judéo-arabe classique (Xe-XV^e), le judéo-arabe tardif (XV^e-XVIII^e), le judéo-arabe moderne (XX^e siècle) » ². L'enracinement et l'évolution du judéo-arabe ne peuvent être analysés et compris qu'à la lumière du contexte linguistique de diglossie dans lequel ils se sont opérés, et en prenant en compte les spécificités de la langue arabe et de ses niveaux (arabe classique, dialectal, moyen). Situer le judéo-arabe par rapport à l'arabe nous conduit à examiner son statut au sein de la communauté juive elle-même et dans la société dominante.

Statut du judéo-arabe

- 5 Moyen d'expression et de communication d'une minorité, le judéo-arabe est considéré par les sociolinguistes américains comme un ethnolecte, terme qui réfère « à une langue ou variété de langue utilisée par une communauté ethnique distincte » ³ partageant une langue et une religion d'origine commune malgré des itinéraires migratoires divers. Ainsi, qualifier le judéo-arabe d'ethnolecte revient à le conforter dans la position de langue à part, ou minoritaire, que lui conféraient aussi bien les locuteurs juifs que les autochtones dans leurs schémas de représentations :
- pour la communauté juive, le judéo-arabe était perçu comme un « marqueur » ethnique visant à préserver une identité. Il servait un double objectif, contradictoire en apparence et spécifique aux minorités juives : le désir de s'intégrer sans s'assimiler à la société et à la culture du pays où elles résidaient en utilisant sa langue, et de s'en démarquer au moyen de particularismes fonctionnant comme des référents identitaires, comme l'introduction, dans la langue parlée, de structures ou de mots hébraïques ou araméens ou encore, dans la langue écrite, l'emploi de l'écriture et de l'orthographe hébraïques ;
 - pour le groupe dominant, le judéo-arabe ne pouvait être perçu que comme une expression écrite marginale, mineure. Si, dans sa forme orale, l'arabe des juifs ne différait du parler des locuteurs arabo-musulmans que par l'occurrence des spécificités mentionnées (les deux

groupes pouvant communiquer sans difficulté), la forme écrite, quant à elle, n'offrait pas la même perméabilité et creusait l'écart entre les deux groupes de populations : en premier lieu, par la différence d'alphabet ; en second lieu, par la différence de public visé et de contenu : écrit par des auteurs juifs pour des lecteurs juifs, la production littéraire traite essentiellement- mais certes pas exclusivement - de sujets concernant les populations juives. Notons enfin que les écrivains juifs étaient étrangers à la visée de la pureté de la langue, car la caractéristique même du judéo-arabe est d'être un « mixte linguistique dont les composants sont l'hébreu, l'araméen, l'arabe classique, l'arabe moyen, l'arabe dialectal. Il en résulte un « arabe moyen semi-classique », ainsi que le désigne J. Blau ⁴, ce qui donne l'impression, même sous la plume d'un écrivain aussi majeur que Moshe Maïmonide, d'une langue peu soignée ou d'un style négligé. Les origines de cette forme écrite font l'objet de débats. Il a été avancé que les auteurs juifs avaient échoué dans leur objectif et effort d'écrire en arabe classique, par manque de compétence et de connaissances ; la preuve en serait, entre autres, le retour à la langue hébraïque pour la création poétique, laquelle requiert une maîtrise parfaite de la langue. On sait en effet qu'à de très rares exceptions près, la poésie juive a échappé au judéo-arabe et que la tradition poétique arabe, dans sa rigueur en matière de syntaxe, de morphologie, de vocabulaire, suppose des connaissances littéraires et linguistiques parfaites. Mais cet argument fournit-il une réponse satisfaisante, sachant que pour les juifs qui parlaient l'arabe dès la naissance, l'acquisition et la maîtrise de l'hébreu ne présentaient pas moins de difficultés que celles de l'arabe classique ? Voyons donc plutôt là une volonté délibérée de fidélité à la longue tradition de poésie en hébreu et araméen, un désir de « démarquage » au même titre que l'emploi de l'alphabet hébraïque, que l'introduction de vocabulaires et structures empruntés à l'hébreu ou à l'araméen. Tous ces mécanismes linguistiques en viennent « à servir de pierre angulaire de l'identité juive »

⁵.

- 6 Pour résumer ces données générales qui s'appliquent à l'ensemble de l'aire arabo-musulmane, nous caractériserons le judéo-arabe comme le mode d'expression écrite d'une minorité religieuse, conçu par ses utilisateurs, dans sa forme écrite, comme une langue littéraire à part. Ces derniers, « en dépit de leur absorption dans la culture islamique –en particulier dans les domaines de la philosophie et des sciences – ont maintenu leur existence propre non seulement en matière de religion mais aussi, de façon surprenante, en matière de littérature » ⁶, ceci en imprégnant l'arabe parlé par les musulmans, qu'ils avaient fait leur, des marqueurs ethniques déjà évoqués. En effet, l'arabe ayant supplanté l'araméen, à l'oral et à l'écrit, dans tous les champs qu'il couvrait, y compris celui de la littérature et de la religion, un balisage ethnique s'imposait pour ôter toute confusion d'appartenance dans – ou malgré – la « symbiose » culturelle de deux groupes sociaux que nous donnent à voir les documents historiques.

Les sources documentaires : la geniza

- 7 C'est vers l'Égypte qu'il faut se tourner pour trouver les sources documentaires d'où sont tirées nos connaissances actuelles sur le judéo-arabe et pour y rencontrer la plus ancienne des diasporas juives. L'histoire du judaïsme égyptien remonte au début du VI^e siècle avant notre ère, avec la présence attestée d'une communauté juive importante qui se maintient jusqu'aux années cinquante, début de son exode massif.
- 8 Selon des documents araméens, une colonie de mercenaires juifs occupait l'île Éléphantine au I^{er} siècle avant notre ère. Les prémices de cette implantation s'étaient

consolidées lors de l'arrivée d'Alexandre en Égypte (fin 332 av. J.-C.), qui stimula l'immigration juive. Dans cette « Égypte grecque » dominée par la langue et la culture de l'occupant, et qui le restera jusqu'à la conquête arabe en 640-642, la communauté juive abandonne progressivement l'araméen, parlé par les juifs d'Éléphantine, au profit du grec.

- 9 Peut-on supposer qu'il existait déjà un « judéo-grec » ouvrant la porte aux « judéo-parlers » qui se sont formés ultérieurement ? Seules les hypothèses sont permises, car les documents de cette époque concernant les juifs sont des documents officiels rédigés par des notaires grecs sans coloration ethnique : ils nous renseignent sur l'intégration linguistique - la pratique du grec, sans mentionner de particularismes- et socio-économique des juifs qui n'affecte en rien leur identité religieuse. J. Méléze, historien de l'Antiquité, nous préserve du cliché réducteur « intégration linguistique = assimilation » : « Les juifs d'Égypte vivent leur 'judéité' au sein de la société grecque en termes de culture grecque, mais ils restent juifs. L'enracinement dans le milieu grec n'est pas un déracinement à l'égard du judaïsme » ⁷ On peut s'interroger sur la pertinence d'une extrapolation de cette constatation au « milieu arabe », qui remplacera le « milieu grec » lorsqu'au lendemain de la conquête musulmane et, en particulier, après la prise d'Alexandrie en 642, l'importante communauté juive alexandrine ⁸, à l'instar d'autres minorités religieuses, d'ailleurs, commencera de s'arabiser.
- 10 Si nous disposons de peu d'informations pour les premiers siècles de cette ère nouvelle, en revanche, à partir du IX^e siècle, l'histoire du judaïsme égyptien, la vie et les activités de la communauté, les échanges culturels et commerciaux tissés entre les juifs de Fustât (la nouvelle capitale de l'Égypte fondée par Ibn al-'Âs) et ceux d'autres pays arabo-musulmans nous sont accessibles grâce aux écrits laissés par des personnalités juives exceptionnelles, dont le rayonnement et l'influence ont dépassé le cercle juif ⁹, et grâce, également, à la découverte des documents de la Geniza du Vieux-Caire, mine de renseignements extrêmement précieuse pour le présent sujet. En effet, une multitude d'écrits-feuillets épars, ouvrages plus ou moins complets – composés de livres religieux usagés, de textes liturgiques et littéraires mais aussi de registres commerciaux, d'actes administratifs, de lettres privées et d'affaires, provenant des juifs du pourtour méditerranéen et du Moyen-Orient, ont été retrouvés. Mémoire palpable qui ouvre accès aux sources mêmes de l'expression écrite judéo-arabe des dix derniers siècles (IX^e - XIX^e siècles).
- 11 Qu'entend-on par Geniza ? Il est admis que ce terme trouve son origine dans le mot hébreu *genîza* qui, comme l'arabe *janâza*, signifie « enterrement » - racine dérivée du persan *ganj*, qui a dans cette langue le sens de « trésor » et d'« entrepôt », d'« archives », proche de l'emploi biblique tel qu'on le trouve dans Esdras 6,1 ¹⁰. Dans l'usage hébraïque médiéval, ce mot désigne un « dépositaire » pour les documents usagés en hébreu ou en caractères hébraïques ou portant le nom de Dieu et qui, pour ces raisons, doivent être protégés de la destruction. C'est cette dernière notion que retient P. Fenton en définissant la Geniza comme « un lieu où sont déposés des écrits à caractère sacré qui ne sont plus aptes à l'usage et doivent être cachés (en hébreu, *ganâz*) afin d'éviter qu'ils soient profanés » ¹¹.
- 12 Bien qu'il ait existé des *geniza*-s dans d'autres villes comptant des juifs parmi leurs habitants, celle du Vieux-Caire (Fustât) fut unique par le nombre considérable de manuscrits qu'elle recelait et qui échappèrent à la destruction : elle fut préservée

jusqu'à la fin du XIXe siècle malgré les bouleversements qui affectèrent le quartier où elle se situait. La pièce qui servit de *geniza* a vraisemblablement été ajoutée en 1025 à la synagogue Ben Ezra, construite en 882 sur les ruines d'une église copte à Fustât, capitale de l'Égypte jusqu'à l'avènement des Fatimides (969). On doit à Simon Van Gelden, un voyageur juif, le mérite d'avoir signalé son existence en 1752, et à Jacob Saphir d'en avoir donné une description en 1864. Lorsque la rénovation de la synagogue fut entreprise en 1890, mettant à découvert la masse de « trésors » enfouis, quelques manuscrits circulaient déjà sous le manteau depuis les années 1880. C'est Solomon Schechter qui mesura la richesse de ces documents en identifiant parmi eux, en 1896, un texte hébreu des Ecclésiastes datant de 200 avant notre ère. Cette découverte fut déterminante pour le sort de la Geniza du Caire et le transfert des documents restants à la Bibliothèque universitaire de Cambridge à la fin du XIXe siècle. Outre ceux que nous venons de mentionner, quelques éminents collectionneurs et chercheurs ont contribué au repérage, au catalogage ou à l'étude des documents de la Geniza : signalons entre autres Elkan N. Adler et Abraham Firkovitch, dont les noms sont attachés à des collections de manuscrits, et Salomon D. Goiten qui a laissé une somme sur le judaïsme médiéval en pays arabe ¹². Malgré la perte et la dispersion de milliers de feuillets, cinq importantes collections ont été constituées : en Angleterre, à la Bibliothèque universitaire de Cambridge (collection Taylor-Schechter), à la Bibliothèque bodléenne d'Oxford et au British Muséum de Londres ; aux États-Unis, au Séminaire théologique juif de New York (collection E. N. Adler) ; en Russie, à la Bibliothèque publique d'État de Leningrad (collection Firkovitch). Quelques autres collections plus modestes se trouvent à Washington, Philadelphie, Budapest, Vienne, Paris (Alliance Israélite universelle). Dans les deux premières villes mentionnées ont été regroupées les plus récentes découvertes de matériel de la Geniza, exhumé du cimetière de Basâtîn dans le Vieux-Caire (1910-1913).

Caractéristiques des archives

- 13 L'essentiel des documents préservés à la Geniza y a été déposé aux époques fatimide et ayyubide (969-1250). Son « approvisionnement » régulier a pu être établi à partir de l'année 1002 et jusqu'à la fin du XIIIe siècle, puis s'est affaibli durant la période mamelouke (XIVe-XVe siècles). Les quatre derniers siècles (XVIe-XIXe), bien que moins représentés que l'époque médiévale, témoignent de la fidélité des populations juives à la Geniza de Fustât. En l'état actuel des recherches, le plus récent fragment repéré date de 1854.
- 14 Les juifs d'Égypte (de la capitale mais aussi d'Alexandrie, de Rosette, du Delta, de Haute-Égypte, du Fayyoub) n'ont pas été les seuls, comme nous l'avons mentionné, à contribuer à la richesse des archives. Les juifs d'Espagne, qui se sont réfugiés au Moyen-Orient en 1492, y ont participé, ainsi que ceux du Liban, de Syrie, du Yémen, du Maghreb (Tunisie, Maroc), de Sicile. La diversité de la provenance géographique des écrits entreposés et recueillis est égale à celle des types de documents. Les plus nombreux sont des documents juridiques (dépositions, rapports de tribunaux, contrats de mariage, déclarations de divorce, testaments...). Viennent ensuite la correspondance (lettres commerciales, d'affaires, échanges épistolaires privés...) et les documents administratifs (inventaires, rapports, requêtes diverses). Parmi cette masse composite de feuillets à caractère documentaire, 7 000 sont considérés comme ayant une réelle

valeur historique ; quant aux documents à caractère littéraire, le chiffre avancé est de 350 000 feuillets, nombre approximatif du fait de la difficulté à départager ces deux genres - textes documentaires et littérature pure -, le critère de la différence de niveaux de langue ne pouvant intervenir. En ce qui concerne la langue et l'écriture de ces documents, on constate que l'écriture hébraïque est prédominante, quelle que soit la langue transcrite, avec des variantes graphiques selon les pays, époques, classes sociales des auteurs. Cependant, d'autres écritures sont représentées : l'écriture arabe, en particulier, caractérise les documents officiels conservés au titre d'archives familiales ou encore comme support d'un texte hébraïque rédigé au verso, en raison ; peut-on supposer, de la rareté ou cherté du papier.

- 15 En conclusion, il apparaît que les manuscrits de la Geniza du Caire nous fournissent un vaste échantillon de la production judéo-arabe à travers les âges, avec un avantage pour la période médiévale, et une variété de documents révélant des champs sémantiques divers du fait de la grande variété des sujets traités ¹³ ; théologie et loi religieuse, philosophie, exégèse biblique, philologie, médecine, astronomie, contes populaires, etc. C'est l'écriture hébraïque, en matière de graphie, et d'autre part l'arabe, en matière de langue, qui caractérisent les archives d'intérêt documentaire et littéraire de la Geniza.

Les particularismes du judéo-arabe médiéval

- 16 Écrit par des personnes qui n'avaient pas été immergées, durant leur enfance ou leur éducation, dans la langue coranique, et étaient donc plus distantes de la tradition grammaticale, le judéo-arabe apparaît comme une variété d'arabe simplifié, comme une langue orale transposée à l'écrit, où les tournures familières voisinent avec des structures classiques, où les accords grammaticaux majeurs ne sont pas respectés, etc. Eh cela, le judéo-arabe présente des éléments communs avec le moyen-arabe en général, que ce soit celui des chrétiens ou celui des musulmans. Ils'en démarque par les occurrences hébraïques dont la fréquence varie selon les auteurs et les thèmes abordés. Notre étude d'un manuscrit judéo-arabe du XIII^e siècle relevant, selon l'historique précédemment cité, de la période « judéo-arabe classique », nous a permis de relever des traits syntaxiques et morphologiques récurrents, parmi lesquels :
- la disparition du *hamza*, des flexions (casuelles et modales), de l'accord des pronoms relatifs (réduits à la forme *alladhi*), des formes du duel (remplacé par le pluriel), des pluriels féminins (remplacés par le pluriel masculin), des accords d'inanimés pluriels au féminin singulier (remplacés par le pluriel masculin), du *tanwîn* (sur les adverbes, les accusatifs,...) ;
 - la rareté de l'*idhâfa* (remplacée par *li-*), des formes passives, des formes interrogatives indirectes, des signes diacritiques arabes (sauf *shadda* sporadiquement), de l'accord de *kân* ;
 - l'usage fréquent de *laisa* invariable, de *mâ* comme négation ou de *lam* avec l'accompli, de propositions relatives après antécédents indéterminés, de *an* pour *anna* ou *inna* indifféremment, de *limâla* avec *alif* ;
 - l'introduction de signes diacritiques en hébreu pour préciser une prononciation, de citations bibliques, de mots et expressions diverses en hébreu ou araméen, de vocabulaire dialectal égyptien (nombres, expressions communes, pronoms personnels, démonstratifs), de formes syntaxiques du dialecte égyptien (inaccompli en *b-*, ordre des mots, participe actif),
- 17 Outre ces particularismes grammaticaux, le judéo-arabe médiéval possédait des caractéristiques phonétiques auxquelles diverses études ont été consacrées ¹⁴.

Conclusion : l'intérêt des études judéo-arabes

- 18 Le judéo-arabe est une langue écrite dont on peut retracer l'histoire et suivre l'évolution. Pour le situer en termes de niveau de langue, il peut être considéré comme le point de fusion de « l'arabe littéraire moyen écrit » et de « l'arabe dialectal moyen parlé ». En termes de statut, cette langue est l'organe d'expression et d'échange d'une minorité, elle porte une coloration culturelle et religieuse à part et, contradictoirement, inséparable de « l'environnement arabo-islamo-égyptien dans lequel elle a émergé »¹⁵. Elle partage de nombreux traits avec l'arabe moyen et s'en distingue par des insertions en langue hébraïque (citations bibliques ou termes hébreux).
- 19 On perçoit de prime abord l'intérêt que présente, pour diverses disciplines, l'étude de cette langue-symbole, de cette langue fusionnelle de peuples, de civilisations, de religions, à travers les archives de la Geniza :
- *linguistique pure* : les études entreprises où à entreprendre sur le judéo-arabe sont instructives pour comprendre le fonctionnement des langues « moyennes » et des dialectes ; *linguistique comparée* entre l'arabe et l'hébreu, ou entre le judéo-arabe et d'autres judéo-parlers : le large choix de manuscrits disponibles ouvre de nombreuses perspectives ; *sociolinguistique* : l'analyse des interactions entre langues de groupes sociaux en contact et de la multiglossie est d'actualité dans tous les pays où des populations immigrées ou minorités ethniques sont présentes ; enfin, en ce qui concerne le domaine précis de la *linguistique arabe*, notons que les textes Judéo-arabes nous renseignent sur la phonétique de l'arabe médiéval par les signes diacritiques hébraïques qu'ils contiennent, et sur l'histoire de la langue arabe en général ;
 - *histoire* : la Geniza fournit des informations sur l'histoire du peuple juif et de la communauté juive dans le monde méditerranéen et proche-oriental, sur l'histoire égyptienne (époques fatimide et ayyoubide notamment) et sur l'histoire européenne (époque des Croisades et celle du siècle qui les a précédées) ;
 - *économie* : on peut retracer, à travers les archives documentaires, la vie économique de l'ensemble du Moyen-Orient dans ses relations avec l'Afrique du Nord, l'Europe et l'Extrême-Orient et, plus particulièrement, les activités économiques de la population égyptienne dans son ensemble ;
 - *sociologie* : l'étude des relations inter- et intra-communautaires, des rapports « dominants-dominés », des pratiques sociales (réseaux communautaires, préservations de l'identité...), des formes d'insertion sociale, etc., à partir des textes judéo-arabes, peut permettre d'établir des parallèles avec des phénomènes semblables dans nos sociétés contemporaines ;
 - *sciences religieuses* : les informations sur l'histoire de l'islam, l'islamologie, l'histoire du judaïsme en général et égyptien en particulier sont, à l'évidence, l'un des intérêts essentiels des manuscrits ;
 - *histoire des idées* : une riche matière est fournie par les documents littéraires sur la vie culturelle des communautés et la biographie des personnalités.
- 20 Il n'est pas nécessaire de poursuivre l'énumération des disciplines qui ont une dette envers la Geniza, de la philosophie à l'astronomie en passant par l'astrologie et la musicologie... En fait, il n'est guère de feuillet qui ne recèle un détail instructif, qui ne comble une lacune, tant est incommensurable la somme des données conservées. Il suffit, pour en prendre conscience, de se reporter au colossal travail (signalé ci-dessus)

de déchiffrement, lecture, classification, de la totalité des manuscrits à caractère non littéraire, dispersés dans les bibliothèques d'Europe, des États-Unis, d'Israël, qu'a réalisé S. D. Goiten. Cette étude - qu'il a menée dans l'objectif, précise-t-il, « d'extraire des documents toute information susceptible de contribuer au portrait de la société qu'ils dépeignent »¹⁶ - est constituée de cinq volumes publiés du vivant de l'auteur ou à titre posthume¹⁷, et s'intitule « une société méditerranéenne » car, note-t-il, « les gens qui sont décrits sont, dans une certaine mesure, représentatifs de leur catégorie dans le monde méditerranéen en général, et dans son aire arabe en particulier »¹⁸. Des domaines couverts - les activités économiques, la communauté, la famille, la vie quotidienne, l'individu -, ce sont ceux qui touchent à la vie familiale et au monde du commerce et des affaires qui sont les mieux reflétés par les documents administratifs et la correspondance. Le passionnant sujet de la personnalité, des croyances, de la vie intime des gens de la Geniza n'apparaît qu'en filigrane dans les textes exploités par S. D. Goiten et c'est par un savant et minutieux travail de recoupements, de superpositions, d'interprétations qu'il parvient à débusquer l'« individu ». En fait, ce sont surtout, ainsi qu'il le suggère, les manuscrits à caractère littéraire qui peuvent dévoiler l'une ou l'autre facette de « l'individu méditerranéen médiéval ».

NOTES

1. Elézer ben Yehoudah (1858-1922), Juif ashkénaze, a été l'artisan de la renaissance de la langue hébraïque à la fin du XIX^e siècle. L'hébreu moderne résulte des réformes linguistiques qu'il a introduites dans la langue ancienne tout en respectant son esprit et ses variantes (hébreu biblique, mishnique, médiéval).
2. HARRY Benjamin, « The Impact of the Cairo Geniza Documents on the Study of the History of Arabic », Emory University, Atlanta, 1996, p. 4 (non publié).
3. HARRY Benjamin, *Multiglossia in Judeo-Arabic*, E. J. Brill, Leiden, 1992, p. 1.
4. BLAU Joshua, *The Emergence and Linguistic Background of Judeo-Arabic*, Jérusalem, Ben-Zvi Institute, 1981, p. 26.
5. ROSENBLIT Barbara E., « Short Paper on Judeo-Arabic », Emory University, Atlanta, 1996, p. 1 (non publié).
6. BLAU Joshua, *op. cit.*, p. 49.
7. MELÈZE-MODRZEJEWSKI Joseph, « Splendeurs grecques et misères romaines : les juifs d'Égypte dans l'Antiquité », *Histoire des juifs du Nil* (dir. J. Hassoun), éd. Minerve, Genève, 1990, p. 23.
8. Les chroniqueurs arabes rapportent que lorsque Ibn al-'Âs prit la capitale de l'Égypte byzantine, il aurait écrit au calife 'Umar 1^{er} : « J'ai pris une ville où j'ai trouvé quatre mille palais, quatre mille bains, quatre cents théâtres, douze mille marchands de grain et quarante mille juifs sujets au tribut » ; certes, au-delà de la réalité, ce chiffre est malgré tout révélateur de l'importance numérique de la communauté.
9. Nous nous bornerons à citer les deux plus grands noms : Saadia Gaon ou, en arabe, Sa'îd al-Fayyûmi (882-942), et Moshe Maïmonide (1135-1204).
10. Esdras 6,1 : « Alors le roi Darius donna l'ordre de faire des recherches aux archives de la trésorerie, déposées là-bas à Babylone » (traduction œcuménique de la Bible) ; ou : « Alors le roi

Darius donne l'ordre de faire des recherches dans la maison des archives, où étaient déposés les trésors, à Babylone » (trad. version synodale).

11. FENTON Paul, *Deux traités de mystique juive*, éd. Verdier, Lagrasse, 1987, p. 23.

12. GOITEN Salomon D., *A Mediterranean Society, the Jewish Communities of the Arab World as Portrayed in the Documents of the Cairo Geniza*, University of California Press, Berkeley and Los Angeles, 5 vol., 1967-1988.

13. Cf. HALKIN A. S., « Judeo-Arabic Literature », *Encyclopedia Judaica* p.410-423, et VAJDAG., « Littérature judéo-arabe », *Encyclopédie de l'Islam* (2), p. 316-321.

14. Voir dans BLAU J., « The phonetics of Judeo-Arabic », p. 69-77, et dans HARY B., « Orthography and Phonetics », p. 247-270. Voir également HARY B., « The jîm in Colloquial Urban Egyptian Arabic », *Middle Eastern Studies Association (MESA)*, Phoenix (USA), 1994, p. 24.

15. HASSOUN Jacques, « Chroniques de la vie quotidienne », *Histoire des juifs du Nil*, op. cit., p. 153.

16. *A Mediterranean Society*, vol. I, introduction, p. VIII.

17. Salomon Dob GOITEN est né dans un village bavarois en avril 1900 et décédé à Princeton (USA) le 6 février 1985.

18. *Ibidem*.

INDEX

Mots-clés : judéo-arabe (langue), Juifs, langues, linguistique

AUTEUR

MIREILLE TIÈCHE-LOUBET

IREMAM